

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Yves Eudes, *La conquête des esprits*, Paris, Maspero, 1982, 279 p.

par Denis Monière

Politique, vol. 1, n° 2, 1982, p. 176-179.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/040409ar>

DOI: 10.7202/040409ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Yves Eudes, *La conquête des esprits*, Paris, Maspero, 1982, 279 p.

Par aveuglement, naïveté ou mauvaise foi, certains intellectuels se plaisent à nier la réalité de l'impérialisme. À les entendre, ce concept serait désuet et inapproprié pour caractériser en particulier le rôle des États-Unis sur la scène internationale. Subjugés par le discours idéaliste des droits de l'homme et l'idéologie de la libre entreprise, ils se font les propagandistes du système américain qui, depuis la fin de la guerre du Vietnam, a retrouvé, par on ne sait quelle magie, les vertus du progressisme. L'Amérique s'est refait une beauté idéologique. Son nouveau maquillage dissimule ses hauts faits de domination et séduit les chercheurs de modèle qui font bon marché des tendances historiques et des effets de structures. S'il fallait croire ces nouveaux idéalistes, l'impérialisme américain serait disparu comme par enchantement. Désormais, la société américaine représente, à leurs yeux, l'idéal à imiter car elle symbolise, par sa démocratie, son modernisme et son développement économique, l'avenir de l'humanité.

Les chercheurs d'absolus pratiquent fréquemment le grand écart idéologique. Ils changent d'idôles au rythme des événements. Ils adorent aujourd'hui ce qu'ils brûlaient la veille. Ces mouvements d'humeur idéologique sont-ils spontanés ou sont-ils au contraire conditionnés par les fluctuations de la

guerre idéologique que se livrent, à l'échelle mondiale, les superpuissances ?

Yves Eudes répond à cette question en démontrant que les phénomènes culturels n'échappent pas à la logique de la domination et que les vagues idéologiques ne sont pas l'effet du hasard ou de l'évolution naturelle de l'esprit critique. Par une étude empirique bien documentée et rigoureuse, il démystifie l'universalisme de la culture américaine ou ce qu'il appelle « l'idéologie néo-impériale » qui porte le projet américain de leadership mondial. À son avis aux types d'actions classiques sur les plans diplomatiques, militaires et économiques, s'ajoute une quatrième dimension à la stratégie impérialiste, celle des relations culturelles internationales.

La culture n'est ni innocente, ni inoffensive. Elle fait partie de l'arsenal dont dispose le gouvernement américain pour assurer le maintien de son pouvoir économique et militaire. L'auteur cite à ce propos un ambassadeur américain qui est très explicite : « en diffusant la culture des États-Unis, nous aidons à la réalisation de la politique étrangère des États-Unis » (50) La « conquête des esprits » est devenue un enjeu stratégique mondial. La principale cible visée par l'offensive culturelle américaine est le nationalisme des sociétés dépendantes.

L'auteur dresse le répertoire des programmes et des organismes qui ont pour mission d'assurer la diffusion de l'idéologie américaine. Il démontre comment l'État fédéral américain actionne une multitude d'agences officielles et privées qui sont chargées de disséminer, en particulier dans les pays du tiers-monde, une image positive des U.S.A. À titre d'illustration, retenons l'exemple d'USICA (U.S. International Communication Agency) dont le budget en 1982 est de \$ 500 millions. Selon Eudes, cet organisme est le centre névralgique de l'impérialisme culturel. Sa mission consiste « à coordonner les activités internationales pour l'information, l'éducation et la culture

conduites ou envisagées par le gouvernement des États-Unis» (cité 159). M. Wick, le nouveau directeur d'USICA nommé par R. Reagan a déclaré en audience publique: « Nous livrons une bataille pour l'esprit des hommes » (cité 111). Le chef d'USICA siège au Conseil national de sécurité car les transferts culturels sont considérés comme un élément important de la sécurité des États-Unis. L'auteur démontre qu'il y a aussi une intégration entre les industries culturelles privées et les agences gouvernementales de propagande. Elles doivent « porter au monde le message de l'Amérique », ce qui ne les empêche pas de faire des profits. La distribution gratuite de livres et de périodiques, les échanges de personne, l'aide aux associations éducatives et culturelles, le contrôle financier de revues et de journaux font partie de la panoplie de moyens utilisés par la diplomatie publique américaine.

Dans cette stratégie visant la conquête des esprits, les mass-média électroniques sont privilégiés. Le grand rêve des stratégies culturels américains serait, au nom de la libre circulation des informations, de pouvoir diffuser directement par satellites géostationnaires des émissions de télévision américaines dans tous les foyers de tous les pays du monde. L'appareil d'exportation culturelle américain s'étend aussi aux réseaux de banques de données qui constituent aujourd'hui un enjeu décisif. « On sait qu'entre autres, la C.I.A. possède des antennes dans les firmes contrôlant le transfert de banques de données... le rôle de la C.I.A. dans le domaine des flux internationaux de données informatiques a été indirectement reconnu en 1981 par la commission des affaires étrangères de la Chambre des représentants » (194).

Le rayonnement et l'influence de la culture américaine ne sont pas uniquement fonction de la valeur esthétique intrinsèque de ses produits. La diffusion et la pénétration de cette culture sont soutenues par l'État américain et sont le fruit de

volontés politiques explicites. La culture est embrigadée dans un projet de domination mondiale qui repose sur un processus d'uniformisation des esprits.

Pour y parvenir, l'appareil culturel américain tente de faire apparaître la domination américaine comme un fait naturel en accréditant l'idée que par ses efforts propres «l'Amérique travaille au bien-être de tous les peuples» (cité 206). Il s'agit alors d'utiliser l'idéologie de la modernité et ce faisant de provoquer un processus d'acculturation des élites et des classes moyennes des pays dépendants. L'anticonformisme américain est aussi mobilisé pour faciliter la pénétration culturelle des jeunes générations et de cette façon, les dépolitiser. L'acculturation engendre l'autosubordination à la pensée américaine et légitime la dépendance elle-même. L'objectif ultime de cette stratégie vise à dénationaliser les élites périphériques et à les intégrer dans une bourgeoisie transnationale, ce qui a pour effet de ravalier les cultures nationales au rang de cultures marginales et inférieures. L'auteur conclut en soutenant que ceux qui veulent résister à cette stratégie doivent enraciner leur lutte dans leur culture nationale: «le renforcement de l'identité par la langue et les autres formes d'expression serviraient à nouveau de catalyseur et de point de ralliement aux tentatives de libération sociale» (252).

Denis Monière,
Université de Montréal.